

Neil J. Smelser (dir.), *Handbook of Sociology*, Beverly Hills, Sage Publications, 1988, 824 pages

Philip Ehrensaft

Numéro 14, printemps 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1002102ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1002102ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (imprimé)

1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ehrensaft, P. (1990). Compte rendu de [Neil J. Smelser (dir.), *Handbook of Sociology*, Beverly Hills, Sage Publications, 1988, 824 pages]. *Cahiers de recherche sociologique*, (14), 194–197. <https://doi.org/10.7202/1002102ar>

type de problème, mais il n'en tient jamais compte au niveau de ses "concepts-clé".

Il y a en effet un contexte "socio-économique mondial" et en son sein une structuration hiérarchisée des relations économiques qu'aucune analyse sociologique ne peut négliger. Y compris si, plutôt que d'utiliser le référent discutable de "pays", on met en jeu l'interaction et la combinaison de "pouvoirs politiques" (les instances politiques des principaux pays du "centre") et de "pouvoirs économiques" (les grands groupes multinationaux, les consortiums bancaires, etc...).

Alors que bien souvent l'école de la dépendance avait indûment privilégié (pour expliquer le sous-développement) les seuls facteurs exogènes (la structure de l'économie mondiale), Touraine semble tomber dans l'excès contraire. Il les met entre parenthèse et centre essentiellement son analyse sur les facteurs endogènes. Un présupposé lourd de conséquences...

Quant aux choix politiques qu'une telle entreprise légitime, on ne peut que les questionner: ne s'agirait-il pas d'une sorte de troisième voie entre le capitalisme "dépendant" et le socialisme "autoritaire", au sein de laquelle l'État (l'État capitaliste?) jouerait un rôle central? Après tout pourquoi pas?

À moins qu'on ne s'aperçoive qu'un tel schéma "théorique" risque fort de ressembler dans "les faits" (et les faits sont têtus) à un projet "social-démocratisant"... celui-là même qui au Venezuela du printemps 1989 en a fini si radicalement avec les émeutes de la faim... celui qui aujourd'hui cautionne la transition "sous tutelle militaire" au Chili... ou celui qui sert de paravent aux exactions des militaires au cœur de l'Altiplano péruvien...

Et à n'en pas douter, ce n'est certainement pas ce pourquoi Alain Touraine débat si passionnément et a tant écrit...

Pierre MOUTERDE
Département des sciences humaines
Cegep de Limoilou

Neil J. Smelser (dir.), *Handbook of Sociology*, Beverly Hills, Sage Publications, 1988, 824 pages.

Cet excellent manuel présente le profil de la sociologie américaine contemporaine "multinationalisée". Bien que la perspective d'analyse soit souvent comparative, les vingt-deux chapitres de l'ouvrage ne sont pourtant écrits que par des chercheurs américains. Neil J. Smelser nous informe que:

The only justification for this is that sociology has been and remains a subject that is dominated by this country, if numbers of professionals, resources available, and degree of institutionalization in the academy are used as measures (p.15).

Cette décision éditoriale est très révélatrice de l'orientation générale de la pratique sociologique aux États-Unis. Aussi, plus qu'à un manuel de sociologie c'est à un manuel de la sociologie américaine qu'on a affaire. Des auteurs comme Charles Tilly ou Peter Evans se sont surtout occupés de recherche comparative. On cite souvent des écrits des sociologues européens ou des chercheurs du tiers-monde, mais presque toujours en traduction. Certes, la taille du marché américain encourage la traduction d'un nombre important d'ouvrages, mais beaucoup de recherches importantes ne sont pas traduites.

The Handbook of Sociology se présente comme le successeur du dernier grand manuel de sociologie, le *Handbook of Modern Sociology*, dirigé par Robert E. Lee Faris et publié en 1964. Comparativement à celui-ci, le nouveau manuel est beaucoup plus ouvert aux recherches et aux phénomènes internationaux, mais il s'agit toujours du centre — peut-être un centre dont l'hégémonie est en déclin — qui regarde le reste du monde. Cela dit, il s'agit d'un excellent ouvrage de base qui devrait être lu et relu par tous ceux qui s'intéressent à la sociologie contemporaine.

Le livre, littéralement lourd et dense (773 pages de texte serré et d'excellentes bibliographies, plus des index par thème et par auteur), comprend quatre sections thématiques: théorie et méthodologie; les bases de l'inégalité sociale (travail et formation des classes sociales, race et ethnicité, âge, rapports de sexe); le contexte des institutions sociales et des organisations (travail et occupations, organisations, politique, famille, éducation, religion, science, santé, médias); les processus sociaux et les transformations sociales (sociologie urbaine et régionale, déviance, mouvements sociaux, développement et économie mondiale).

Les chapitres se divisent en deux groupes selon la stratégie de la présentation: un bilan commenté des principales tendances de pensée et de recherche, et une synthèse des grandes questions, en termes de recherche et de prise de position. Les synthèses sont de lecture plus facile et elles réussissent mieux à catalyser la pensée. Par contre, les bilans sont plus intéressants pour les lecteurs qui recherchent surtout un survol et une bibliographie de base. Dans les deux cas, le style est celui des livres de référence.

La brève mais très solide introduction de Smelser met en parallèle l'état de la sociologie du début des années 1960, très marquée par le courant fonctionnaliste, et la sociologie comme science sociale à la fin des années 1980. La sociologie prédominante juste avant le déclenchement de la guerre au Vietnam était sujette à trois critiques principales: le rejet du positivisme par les partisans de "l'interaction symbolique" et par les néo-marxistes; le rejet des systèmes sociaux comme objet principal d'enquête sociologique et comme élément principal d'analyse de

l'organisation sociale par les partisans de la "révolution microsociologique"; le rejet du fonctionnalisme en faveur des problèmes de domination et de conflit. Cette dernière critique venait aussi bien des sociologues qui s'inspiraient de Weber et de Simmel, que des courants néo-marxistes dont les préoccupations étaient l'analyse des élites de pouvoir et la dépendance économique dans le système mondial.

Sans pouvoir nous livrer à la critique de chaque chapitre de ce livre ambitieux, limitons-nous ici à quelques commentaires sur certains chapitres clés, révélateurs de la richesse à laquelle les lecteurs peuvent s'attendre.

Les deux premiers chapitres de la première section présentent des analyses très divergentes de la théorie sociologique. Walter Wallace nous introduit à "une matrice disciplinaire en sociologie". Selon les concepts avancés par Thomas Kuhn, les débats théoriques depuis vingt-cinq ans nous auraient amenés au consensus relatif en termes de paradigmes; nous en serions donc à une étape plus routinière de "science normale": la théorie nous sert comme un outil et le perfectionnement graduel de cet outil est possible et prioritaire. Pour Jeffrey Alexander par contre, il y aurait un "nouveau mouvement théorique". L'auteur nie la possibilité même d'une démarche de science normale dans le cas de la théorie sociologique. Par sa nature même, la théorie sociale doit constamment questionner ses prémisses. La théorie sociale se trouve donc dans un état de crise scientifique continue. La démarche théorique a par ailleurs une valeur en soi qui dépasse l'utilité d'une boîte à outils.

En ouvrant le manuel sur ce débat, Smelser confirme son intention d'accueillir les diverses tendances de la sociologie américaine contemporaine. On peut constater qu'il n'y a effectivement pas de nouveau consensus qui remplacerait l'ancien accord fonctionnaliste créé par Parsons et quelques autres, dont Smelser lui-même. Les sociologues américains travaillent surtout à l'intérieur de leur champ de spécialisation et à partir d'une pluralité de perspectives théoriques. Il faut donc féliciter Smelser d'avoir explicitement recherché cette pluralité intellectuelle.

La section qui traite d'inégalité sociale commence par un magnifique chapitre de Mark Granovetter et Charles Tilly. Leur analyse de l'inégalité et du travail est une des plus importantes et des plus originales de la dynamique des classes sociales. Tilly, connu pour ses recherches sur La Vendée et la création du prolétariat européen, a joué un rôle clé dans le renouveau aux États-Unis de la sociologie comparative et historique. Granovetter joue également un rôle important dans la création d'une sociologie économique critique.

Ce chapitre est un tour de force en sciences sociales. Sur le plan théorique, il fait une critique des approches de l'économie néo-classique et de la sociologie fonctionnaliste, mais il critique également certains courants marxistes trop structuralistes et mécanistes. Le marxisme qui sous-tend l'analyse semble

s'inspirer plutôt des historiens autour de la revue *Past and Present*. Granovetter et Tilly insistent avant tout sur le rôle de l'action collective dans la création, la désintégration et la reconstitution des systèmes de classes sociales. Ils font très attention au rôle des réseaux sociaux informels créés par les ouvriers et par les patrons respectivement en termes de l'organisation des marchés et des hiérarchies sociales. Ils démontrent une connaissance profonde de l'histoire économique et sociale, mais également une maîtrise des mécanismes du capitalisme moderne. Leur texte contient aussi une critique des distorsions engendrées par l'utilisation trop facile des statistiques officielles sur le marché du travail. Une contribution impressionnante.

Le contraste entre ce chapitre et ceux sur la stratification sociale du *Handbook of Modern Sociology* de 1964 est frappant. À certains égards, la sociologie américaine a fait de considérables bonds en avant depuis un quart de siècle. Le nouveau *Handbook* en est un excellent guide.

Philip EHRENSAFT
Département de sociologie
Université du Québec à Montréal

Benoît Lévesque, Serge Joyal et Omer Chouinard (textes réunis par), *L'autre économie, une économie alternative?*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1989, 372 p.

Économie informelle, économie sociale, économie alternative: des termes qui veulent questionner cette "autre" économie dans sa capacité de refaçonner la société de demain! Le livre reproduit les Actes du 8e Colloque annuel de l'Association d'économie politique (AEP) qui s'est tenu à l'Université du Québec à Montréal les 21 et 22 octobre 1988.

L'autre économie, une économie alternative? Le titre du livre est interrogatif. De quelle alternance s'agit-il? Une autre économie qui serait grosse d'une autre société pour certains, qui est sans capacité de rechange pour d'autres; "pour le meilleur ou pour le pire" tel que prudemment titré en conclusion du livre qui rapporte le débat public (table-ronde) de la fin du colloque. Bien que le terme d'économie alternative soit "consacré", il nous laisse l'impression d'une succession régulière de phénomènes sociaux, de processus sociétaux en alternance, d'un *mouvement alternatif*. Le contenu du livre dégage plutôt l'image d'une économie plurielle, un *mouvement différentiel*, combinatoire où s'agent diverses formes économiques dans l'ensemble des activités de production et d'échange. La dynamique est moins linéaire; elle reflète des assemblages différenciés et localisés de pratiques socio-économiques formelles et informelles en interaction. La qualité et la diversité des expérimentations économiques qui nous sont présentées dans le livre, qu'elles soient québécoises, canadiennes, françaises, anglaises, italiennes,